

Notes de lecture autour du « Penser » de Pascal Quignard
Ceci n'est pas un compte-rendu

Mireille Snoeckx

GreX2, Antenne Suisse explicitation

J'ai ramassé le livre dans une librairie familière en même temps que deux autres, comme ça, sans m'y attarder. Cette trilogie, à les regarder maintenant dans la bibliothèque, me laisse rêveuse par leurs analogies. Et pourtant, au moment de l'achat, je n'ai fait que les effleurer. Le Janice Galloway pour sa couverture de petits papiers, moi qui allais bientôt participer au stage de Nadine ; Le Claire Marin pour sa seule phrase du 4^{ème} de couverture : « *Les choses n'ont pas été prévues ainsi.* » Quant au Pascal Quignard, je n'ai pas hésité, moi qui avais adoré la musicalité de l'écriture de « Villa Amalia », entre autres. C'est ce dernier livre que je vais partager avec vous.

Quand je l'ouvre, je constate qu'il s'agit d'un essai qui fait partie d'un ensemble « Dernier royaume IX ». Et comme à mon ordinaire, je butine d'abord, c'est à dire que je commence par les dernières pages. Mes yeux s'arrêtent sur une fin de chapitre et dans les quelques lignes, le mot Ecrire se détache. J'arrête le mouvement de balayage. Je remonte à la première phrase de la page qui commence à la deuxième ligne : « *L'œuvre est l'interlocution introuvable de la pensée. Ecrire pense. À un certain degré de pensée on ne peut plus distinguer ces verbes, mais seulement leur ordre. Penser n'écrit pas. Ecrire pense. Ecrire trouve ce que celui qui a écrit ne pourrait penser sans l'œuvre écrite.* » p.234

Je relis plusieurs fois dans un grand bonheur. Les mots pénètrent en moi, mais ma compréhension est jubilatoire plutôt que conceptuelle. Ecrire pense. Je me précipite pour prendre un stabilo. Je surligne. Je suis conquise. Je reviens aux premières pages. J'entre en lecture.

Ce que je vous propose, c'est une mosaïque de passages qui me questionnent, m'étonnent, me laissent en attente, m'apportent des bribes de réponses inachevées ou qui dérivent vers des inconnus. Ce qui me trouble, c'est de rencontrer du texte qui ne se centre pas sur le vécu singulier, mais un fil de pensées qui se dévident à partir d'autres textes d'auteurs anciens ou plus proches. Et pourtant cette approche herméneutique résonne en moi à propos de la recherche en cours !

Qu'est-ce que penser ?

« *Le premier être surpris à penser, dans l'histoire européenne, est un chien. C'est un chien qui pense un homme.* » p.20. Quignard revient au texte d'Homère d'il y a 2800 ans, la scène au cours de laquelle Ulysse en haillons est reconnu par son vieux chien Argos. « *Il pense et il meurt. Ainsi le premier être qui pense dans Homère se trouve être un chien parce que le verbe « noein » (qui est le verbe grec qu'on traduit par penser) voulait d'abord dire « flairer ». Penser, c'est renifler la chose neuve qui surgit dans l'air qui entoure. C'est intuitionner au-delà des haillons, au-delà du visage barbouillé de noir, au sein de l'apparence fausse, au fond de l'environnement qui ne cesse de se modifier, la proie, une vitesse, le temps lui-même, une mort possible.* » p.21

Le ton est donné. L'auteur va nous entraîner dans un cheminement d'érudition que lui seul peut emprunter et nous faire partager : « *C'est pourquoi les premiers penseurs de Grèce bien avant que la philosophie se constitue, désirèrent fonder le mot noos (pensée) dans le mot nostos (retour). Penser c'était errer n'importe où en se souvenant pourtant de pouvoir revenir vivant chez les siens à la sortie de l'épreuve de mort.* » p.23 Ça chante en noèse et noème en moi.

Qu'est-ce qui m'enthousiasme à suivre ainsi les méandres de l'écriture de Quignard qui flirte avec le grec, le latin, des figures du Jadis ? Quelque chose de l'ordre d'une connivence avec les recherches en cours au GREX. Une question de notre trio sur « Est-ce que c'est un schème ? » à propos de notre recueil de données, question délicate à laquelle il nous est difficile de répondre actuellement m'apparaît plus légère, un peu comme si ce qui était maintenant à trouver, c'est la manière de flairer le schème au-delà du contenu tel qu'il se présente à nous. Pas seulement une espérance, mais la certitude que c'est possible de « *renifler la chose neuve* ». Pascal Quignard insiste : « *Il faut penser en ayant un peu peur de ce qui va s'ensuivre.* », p. 61 et, « *La pensée aime le difficile à penser car plus c'est difficile moins cela abandonne* ». Je reçois cette Thèse I comme une promesse que le travail se continue même s'il n'est pas visible. La question n'abandonne pas notre préoccupation. Elle chemine en deçà et au-delà de nos intentions.

« Lisez large » dit Pierre. Et avec Pascal Quignard, c'est larguer les amarres et rencontrer les figures qu'il fait surgir pêle-mêle : Socrate, Héraclite, Marcel Mauss, Tschouang-tseu, Descartes, Pythagore, Luc, Saint Thomas d'Aquin... Jongler avec son propre délire.

De la langue, de la compréhension, de la conscience et d'un inconscient qui ne dit pas son nom...

« Il n'y a pas de mot pour dire « conscience » en grec ancien. » p.120

« L'apprentissage de la langue par celui qui ne parle pas prouve que l'acquisition d'une langue n'est pas intentionnelle. La mère invente une compréhension dans l'enfant à qui elle est en train de parler sans cesse, l'entraînant peu à peu sans retour dans la langue qu'il ignore. Le cum, dans la comprehension, c'est le comme ; la mère parle au petit « comme » s'il était humain ; c'est ainsi que le comme de la comparaison (de la métaphora) est le transfert. La mère pose le Tu infiniment avant de l'habiller de la langue qu'elle construit en lui par la suite, cinq à six à sept années durant. Ce tu est comme un fil qui va d'elle à lui, qui en fait un ego (dix-huit mois plus tard) qui va de lui à elle. » P. 74

Le mot psychè en grec veut dire souffle. Comment le petit naissant, brusquement gagné au Souffle par le cri qui le fait palpiter en sortant du premier royaume, reconnaît-il le corps perdu dont il provient ? Par l'audition de la voix de ce corps. Tel est le fil d'Ariane psychique. La voix de la mère peut devenir langue maternelle dix-huit mois plus tard, le soprano de la femme qui portait le fœtus et qui l'enveloppait de sa cadence et qui l'insérait dans son chant. Dans le nouveau monde, sur la rive de la lumière. C'est à sa voix, à son timbre, à son intensité, à son rythme, que le nourrisson reconnaît sa mère dans le premier objet immense qui se tient devant lui à contre-jour, dans son grand manteau sombre : volume et forme qui jusque là il n'a jamais vus et qui se penchent au-dessus de lui mais qui parlent d'une même voix, nettement plus ancienne que les apparences. Le seul objet survivant du premier monde où il vivait enfoui, immergé dans l'eau de son outre est cette voix qui désormais passe par l'air pour parvenir à lui. (...) Le fil d'Ariane est cette voix perdue qui revient, cette relation qui survit à l'extraordinaire métamorphose animale et qui en apaise la violence et qui en suspend le traumatisme. De là le lien indivisible entre la musique et la pensée. La voix est ce qui conduit de la caverne utérine à la caverne céphalique. Telle est la sirène qui accompagne la pensée comme le chien le chasseur, comme le faucon le chevalier, comme le taureau Pasiphaé, comme la lune le soleil, comme Ariane Thésée. » P.141/142 La voix de la mère comme une condition de possibilité d'une voix intérieure, comme un espace pour le déploiement des instances ? Je me sens plus proche du mot souffle pour désigner le mouvement souterrain qui m'anime que le mot potentiel.

Ce que je garde des mots que je lis, ce n'est pas un sens qui s'écrit. Ou le sens à découvrir et comprendre à tout prix. Non, ce que je garde, c'est cette obstination, cette obsession à écrire, à lire et à relire que Pascal Quignard revendique, non pas comme un étendard, mais comme la seule voie possible pour penser.

Bibliographie

Galloway J. (2016), *Penser à respirer*, Paris, Ed Cambourakis.

Marin C., (2016), *Hors de Moi*. Paris, Ed. Allia.

Quignard P. (2015), *Mourir de penser*, Paris, Gallimard folio